

Panaït Istrati, un francophone d'avant-garde

Frédérica ZËPHIR¹

L'écrivain roumain Panaït Istrati (1884 – 1935) a écrit la totalité de son œuvre en français. C'est dans la langue de Molière que cet autodidacte, «vagabond du monde» comme il se désignait lui-même, a en effet choisi de livrer, en puisant aux sources de sa mémoire, réceptacle de ses souvenirs d'enfance dans la cité de Braïla et de ses errances en Méditerranée, une œuvre qui connut un vif succès durant l'entre-deux-guerres et qui est actuellement redécouverte par le public. Choissant de composer l'ensemble de ses récits en français, Istrati apparaît dès lors comme un précurseur de la littérature francophone, ses ouvrages revêtant ainsi une dimension d'exemplarité. C'est cet aspect novateur d'une œuvre illustrant, dès avant le deuxième conflit mondial, l'importance du français comme langue d'échange et de partage que nous voudrions aborder ici, en évoquant successivement la triade des valeurs –identité, altérité, universalité – qui la sous-tendent, puis les éléments caractéristiques qui font de cette création littéraire un entre-deux culturel et linguistique tout entier dédié à la célébration des valeurs universelles.

La triade istratienne des valeurs : identité, altérité, universalité

Né dans un hameau proche de Braïla où il déroula une adolescence vagabonde en côtoyant le petit peuple du grand port danubien, Istrati puise d'abord son inspiration aux origines même de la tradition populaire roumaine. Authentique conteur dans la pure lignée des rhapsodes orientaux, il compose en effet ses récits en adoptant, non seulement des thèmes, mais aussi des procédés narratifs issus du vieux fonds de la littérature épique orale des régions du sud du Danube, comme l'illustre son premier cycle narratif, *Les Récits d'Adrien Zograffi*, qui ressuscite les vieilles ballades haïdouques révélées au XIX^e siècle par le poète Vasile Alecsandri. Cette source d'inspiration atteste ainsi l'identité d'Istrati, son attachement profond à ses

¹ Université de Nice, Sophia Antipolis, France

origines roumaines, son ancrage dans la terre de ses ancêtres. Cette terre, celle de sa mère, du roumain, sa langue maternelle au double sens du terme, c'est la terre des Balkans, dernier bastion de la latinité aux confins des univers slavophone et turcophone ; c'est le pays du Danube, de son delta, de ses marais, de l'oncle Anghel et de Cosma le haïdouc, celui de l'immense Baragan. Cette contrée qui a nourri une part de son imaginaire, Istrati ne l'oublie jamais, et son œuvre résonne de multiples échos de cette prima terra, tant dans le contenu des récits que, de façon plus pertinente encore, dans la trame même de l'écriture où la langue d'adoption est émaillée de très nombreux vocables roumains, plus de quatre-cents dans les premières œuvres selon M.C.Ionescu (M.C Ionescu, 2008 : p.109).

Cependant, à l'image de sa mère tant aimée, « le seul pilier qui le retenait dans les heures de désespoir » (Panait Istrati-Romain Rolland, 1989, p. 140.) mais qu'il doit pourtant abandonner pour découvrir le monde et enrichir sa pensée, le roumain, sa langue maternelle, élément structurant de son identité culturelle, racine d'où il tire la sève de sa création, doit lui aussi être, sinon abandonné, du moins provisoirement désinvesti afin qu'Istrati puisse porter cette création plus haut et lui faire embrasser un horizon plus large. D'autant que, s'il est bien enraciné dans la terre roumaine par son ascendance maternelle, il est aussi fils d'une autre terre par son père, le contrebandier grec de Faraklata, qu'il n'a jamais connu mais dont l'absence même a fortement travaillé son imaginaire. Si bien qu'Istrati porte ainsi en lui, au sein même de son identité le germe de la différence, de l'altérité, de l'Autre venu d'ailleurs avec ses coutumes, sa culture et sa langue. Et ce père étranger s'inscrit alors en lui comme l'appel de l'inconnu, le ferment qui fait lever son désir de connaître, de découvrir d'autres horizons, de comprendre et d'aimer l'autre qu'il éprouve semblable à lui, tant il est lui-même mêlé, complexe. Métis dans l'âme, il est en effet tout à la fois la terre du hameau maternel et la grande ville portuaire ouverte sur le large où accosta le père, la bonté, l'honnêteté de la blanchisseuse de Braïla et la marginalité du contrebandier grec, les Balkans et la Méditerranée, la langue roumaine et la langue grecque. « Venu au monde cosmopolite » comme il le dit (Panait Istrati, 2006 : p. 23.) il porte en lui les valeurs d'universalité, celle de la fraternité d'abord c'est-à-dire la reconnaissance de l'altérité comme source d'enrichissement et de concorde, et, plus forte que toutes, la foi dans la bonté profonde de l'homme que ses vagabondages lui ont permis de découvrir au fond du cœur des êtres les plus rustres, des paysans misérables, des ouvriers exploités, des exilés , des

déclassés de tous ordres et même des forçats, « J'affirme, écrit-il, l'existence du beau, du sublime, du grandiose dans le cœur des hommes » (Panaït Istrati-Romain Rolland, 1989 : p. 78).

Chanteur de l'amour universel, luttant sa vie durant pour faire triompher la liberté, la justice et la vérité, il va exprimer cet idéal inlassablement poursuivi dans la seule langue qui, opérant en lui la synthèse linguistique de son héritage gréco-roumain, pouvait réaliser son unité intérieure en réunissant les aspirations opposées léguées par sa double ascendance. Car, par son aura dans le monde, sa résonance particulière au cœur des peuples épris de liberté, et tout particulièrement à celui des Roumains unis à la France par des liens historiques puissants, le français, langue gréco-latine par excellence, était à même de traduire la vision à la fois lucide mais généreuse qu'Istrati se faisait du monde et des hommes.

L'œuvre d'Istrati : un entre-deux culturel et linguistique

C'est donc en créant un univers narratif qui se donne comme un entre-deux culturel et linguistique qu'Istrati va exposer cette vision du monde, incarner ces valeurs universelles dans des figures inoubliables issues pour la plupart de cette humanité cosmopolite qu'il côtoya d'abord dans sa ville, puis au cours de ses pérégrinations dans l'espace balkano-méditerranéen, séculaire carrefour des cultures. Ainsi, à partir des impressions éprouvées dans le creuset culturel de sa cité natale ouverte, par la Mer Noire et le mythique Bosphore aux influences croisées de l'Orient et de la Méditerranée, forgea-t-il le cadre envoûtant de son premier récit « C'est là, écrit-il en effet, que je puisai, dès mon enfance, ces impressions voluptueuses qui devaient me servir plus tard à composer le cadre et l'atmosphère de *Kyra Kyralina* » (Panaït Istrati, 2006 : p. 20). Et si, dans le va-et-vient culturel qui caractérise son œuvre, il revient dans la suite des *Récits d'Adrien Zograffi*, à la tradition balkanique avec la mise en scène des haïdoucs, toutes ses autres évocations ont pour cadre des régions du bassin méditerranéen ou très proches de lui, à commencer par Constantinople qu'il découvre lorsqu'il quitte pour la première fois son pays en décembre 1906. Là, au confluent de l'orient et de l'occident où Grecs, Turcs, Juifs, Arméniens se côtoient dans un brassage de coutumes, de traditions et de langues exceptionnel, il découvre ce qu'il recherchait depuis toujours c'est-à-dire un esprit de tolérance, une fraternité qui, transcendant les différences culturelles, réunit les hommes dans le meilleur de leur humanité.

En Egypte, où le conduit la recherche de son ami Mikhaïl, c'est

toujours la même curiosité qui anime Istrati ou plutôt Adrien, son double diégétique, le même désir d'entrer en contact, de se lier avec des individus qui semblent « tombés à l'instant des quatre coins du monde » (Panaït Istrati, 2006 : p. 489). Et dans cet oasis de tolérance et de concorde que, de la Grèce à la Turquie, de l'Égypte au Liban et à la Syrie, le génie méditerranéen maintient à l'écart du poison des nationalismes exacerbés qui ravageront l'Europe moins de dix ans plus tard, le dialogue des cultures se décline alors dans une étourdissante pluralité linguistique où se côtoient le grec, le turc, l'arabe, l'italien, le yddish, véritable Babel au sommet de laquelle rayonne le français.

Cette langue française, Adrien-Panaït l'avait d'abord découverte à Braïla lors de sa rencontre mémorable avec l'énigmatique Mikhaïl, l'aristocrate russe déclassé et misérable avec lequel il parcourut par la suite le Moyen Orient. Et le récit de cette rencontre permet à lui seul de se représenter le prestige que revêtait le français à cette époque quand Istrati écrit :

« Ah ! vous lisez ce livre ? Mais un livre comme celui que vous tenez dans vos mains ne se lit - ici, dans la rue Grivitza – que par une famille d'hommes extraordinaires ! Ces hommes, je les considère comme des astres, moi... Vous êtes un astre, monsieur ! Le fait qui mit en branle la passion amicale d'Adrien [...] fut que ce pouilleux lisait en français » (Panaït Istrati, 2006 : p. 489).

Le français, langue d'échange et de partage

Cette langue française, Adrien-Panaït l'avait d'abord découverte à Braïla lors de sa rencontre mémorable avec l'énigmatique Mikhaïl, l'aristocrate russe déclassé et misérable avec lequel il parcourut par la suite le Moyen Orient. Et le récit de cette rencontre permet à lui seul de se représenter le prestige que revêtait le français à cette époque quand Istrati écrit :

« Ah ! vous lisez ce livre ? Mais un livre comme celui que vous tenez dans vos mains ne se lit - ici, dans la rue Grivitza – que par une famille d'hommes extraordinaires ! Ces hommes, je les considère comme des astres, moi... Vous êtes un astre, monsieur ! Le fait qui mit en branle la passion amicale d'Adrien [...] fut que ce pouilleux lisait en français » (Panaït Istrati, 2006 : p. 489).

Car le français était alors, dans l'espace balkano-méditerranéen comme ailleurs, la langue qui, exclusivement diffusée par le truchement de la littérature, séduisait les esprits et exaltait les cœurs en ouvrant sur une pensée

où l'homme était au centre de l'inspiration et de la réflexion des poètes, des romanciers, des essayistes, des philosophes. Une langue qui, reflétant les conceptions intellectuelles et artistiques d'une culture humaniste, délivrait un message d'espoir, ouvrait une perspective de progrès à des peuples encore régis par des systèmes archaïques, et des classes sociales toujours réduites à des conditions misérables. Perçue dès cette époque comme une langue de partage dans la mesure où, par elle, se transmettaient à d'autres sociétés les idées de liberté, d'égalité, de fraternité héritées des Lumières, le français propageait à l'étranger une culture fondée sur des valeurs universelles qui incarnaient, aux yeux du monde, un idéal de civilisation alliant principes éthiques, grandeur et raffinement. « Civilisation exportée par sa langue et langue que l'on apprend pour devenir plus civilisé » pour reprendre la belle formule de Madame Doina Popa-Liseanu (Doina Popa- 2001), le français était ainsi pratiqué par toutes les aristocraties européennes, étudié par la plupart des élites intellectuelles et élu par tous ceux qui, à l'instar d'Istrati, aspiraient au progrès de l'humanité.

C'est son arrivée en Suisse en 1916 qui arrêtera définitivement son choix du français comme langue d'écriture. C'est en effet là que, réalisant l'un de ses plus chers désirs d'adolescent, il se met à apprendre « la belle langue internationale » (Panaït Istrati, 1989 : p. 108) en déchiffrant seul, à l'aide d'un dictionnaire et de fiches dont il tapisse les murs de sa chambre, le Télémaque de Fénelon, avant de dévorer en quelques mois les grandes œuvres de Voltaire, Rousseau, Montaigne, Montesquieu. Mais c'est surtout là qu'il découvre l'œuvre de Romain Rolland dont le retentissement intérieur va être décisif dans sa vocation d'écrivain. Car ce que lui révèle la lecture de *Jean-Christophe* et des trois premières *Vies* (Beethoven, Michel-Ange, Tolstoï) c'est non seulement une pensée dans laquelle il se reconnaît pleinement mais, plus profondément, une sensibilité semblable à la sienne qu'il rencontre pour la première fois dans une œuvre littéraire, l'incarnation de la meilleure partie de lui-même, « C'était la première fois qu'un de mes sentiments secrets se confirmait » écrit-il en effet à Rolland à propos de sa lecture de la *Vie de Beethoven*, (Panaït Istrati-Romain Rolland, 1989 : p. 49) dans une des lettres de la correspondance qui va fonder entre les deux hommes une amitié exceptionnelle de plusieurs années. Car avec Rolland, l'un des plus grands écrivains français de cette époque, prix Nobel de littérature, Istrati découvre d'abord une personnalité, un homme derrière un artiste, pour lequel il éprouve une admiration sans borne et un amour profond, et qui va l'aider à réaliser son œuvre. C'est en effet rassuré, motivé, exhorté même par celui qui est

désormais pour lui tout à la fois un guide spirituel, un mentor et un père symbolique, que ce marginal autodidacte parvient à surmonter les obstacles suscités par la venue à l'écriture et la création d'une œuvre de cette envergure, composée dans une langue qui n'était pas la sienne. Et nul doute alors que cette admiration pour celui qu'Istrati estimait comme le plus insigne représentant de ce qu'il nomme « l'Ordre de la Pensée généreuse » (Panaït Istrati, 2006 : p. 427) conjugué à cet amour quasi filial n'aient été déterminants dans sa volonté d'écrire son œuvre, qu'il voulait non comme une œuvre d'art mais comme un hymne aux valeurs universelles, en français. Car, par ses écrits ainsi composés, il voulait aider au triomphe de « cette pensée éducatrice du cœur de l'homme » (Panaït Istrati, 1989 : p. 135) qu'il considérait, au-delà même de celle de Rolland, comme l'essence de la pensée française tout entière dont il se reconnaissait comme le fils spirituel.

Ainsi, Istrati s'inscrit-il pleinement dans l'esprit de la Francophonie dont il se révèle l'un des précurseurs. Expression de la volonté d'harmoniser, dans le respect de l'identité et de la spécificité de chacun, la diversité des peuples et des cultures, celle-ci est en effet, dans l'esprit de ses fondateurs, d'abord une communauté spirituelle unie par la langue française. « Ecole de la fraternité universelle » (Zeina El Tibi, 2001 : p. 23), elle n'a de centre que l'Homme, et son centre est donc partout où est l'Homme dans la diversité des cultures, des traditions, des religions, des langues de l'humanité. Œuvre civilisatrice visant à l'épanouissement de l'être humain par l'extension de la liberté, la solidarité des peuples et la reconnaissance de l'Autre, elle est un humanisme, la concrétisation de cette « Pensée généreuse » qu'Istrati n'a cessé de poursuivre dans sa vie et d'exalter dans son œuvre.

Bibliographie

Corpus

Istrati, Panaït, *Œuvres I,II,III*, Edition établie et présentée par Linda LE , Phébus libretto, Paris, 2006.

Istrati, Panaït, *Le Vagabond du monde*, Edition établie et présentée par Daniel Lérault, Aux Editions Plein Chant, Bassac, 1989.

Panaït Istrati – Romain Rolland, *Correspondance intégrale, 1919 – 1935*, Canevas Editeur, Valence-Paris, 1989.

Bibliographie critique

- El Tibi, Zeina, *La Francophonie et le dialogue des cultures*, L'Age d'Homme, Paris, 2001.
- Hierse, Giselle, *Le Féminin et la langue étrangère, une étude sur l'apprentissage des langues*, L'Harmattan, Paris, 2007.
- M.C Ionescu, *L'Enonciation culturelle chez Panaït Istrati et Patrick Chamoiseau : traduction ou trahison ?* Revue Voix plurielles, 2008.
- Oktapoda-Lu, Efstratia, (sous la direction de), *Francophonie et multiculturalisme dans les Balkans*, Publisud, Paris, 2006.
- Popa-Liseanu, Doina, *Bons Baisers de L'Etranger*, L'Année francophone internationale (AFI), colloque 2001.